Document généré le 12 oct. 2024 00:11

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Si c'est un livre c'est un espace pour durer

Aime Hébert, *Poèmes pour la main gauche*, Montréal, Boréal, 1997, 612 p.

Pierre Nepveu, *Romans-Fleuves*, Montréal, le Noroît, 1997, 94 p.

Nicole Brossard, *Vertige de l'avant-scène*, Trois-Rivières / Paris, Écrits des Forges / L'orange bleue, 1997, 84 p.

Carle Coppens, *Poèmes contre la montre* (accompagné d'oeuvres de Jésus Carles de Vilallonga), Montréal / Paris, le Noroît / Sens / Obsidiane, 1996, n.p.

Hugues Corriveau

Numéro 88, hiver 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39285ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1997). Compte rendu de [*Si c'est un livre c'est un espace pour durer* / Aime Hébert, *Poèmes pour la main gauche*, Montréal, Boréal, 1997, 612 p. / Pierre Nepveu, *Romans-Fleuves*, Montréal, le Noroît, 1997, 94 p. / Nicole Brossard, *Vertige de l'avant-scène*, Trois-Rivières / Paris, Écrits des Forges / L'orange bleue, 1997, 84 p. / Carle Coppens, *Poèmes contre la montre* (accompagné d'oeuvres de Jésus Carles de Vilallonga), Montréal / Paris, le Noroît / Sens / Obsidiane, 1996, n.p.] *Lettres québécoises*, (88), 38–39.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Anne Hébert, *Poèmes pour la main gauche*, Montréal, Boréal, 1997, 612 p., 15,95 $.
Pierre Nepveu, *Romans-Fleuves*, Montréal, le Noroît, 1997, 94 p.
Nicole Brossard, *Vertige de l'avant-scène*, Trois-Rivières / Paris, Écrits des Forges / L'orange bleue, 1997, 84 p., 10 $.
Carle Coppens, *Poèmes contre la montre* (accompagné d'œuvres de Jesus Carles de Vilallonga), Montréal / Paris, le Noroît / Sens / Obsidiane, 1996, n.p., 15 $.

Si c'est un livre c'est un espace pour durer

POÉSIE
Hugues Corriveau

L'avant-scène aujourd'hui est occupée par la lucidité.

POUR TOUT DIRE, J'AI TOUJOURS DU PLAISIR à retrouver la voix d'Anne Hébert, voix extrême qui en moi relève les premières passions de lecture, mes grands détours au pays de la poésie quand je lisais, étonné, les poèmes du *Tombeau des rois*, pendant qu'ailleurs j'accédais tranquillement aux *Illuminations* de Rimbaud.

Le cœur à gauche

Je lis Anne Hébert avec cette trace indélébile du plaisir d'une forme cousue, frottée au sens, coup de langue si vif d'un imaginaire qui jamais ne se dénie. Voici des *Poèmes pour la main gauche*, et cette main-là est près du cœur, mais aussi sinistre parfois, dramatique et austère. La grande vivacité de ces textes tient au respect parfait d'une admirable rigueur, d'une manière d'être en poésie que la vie a su approfondir. Et ici, Anne Hébert, fidèle à elle-même, dirais-je — à cette sorte de continuité qui n'admet aucun compromis —, passe par « [l]a nuit rabattue sur les yeux / Comme un noir capuchon » (« Aurore », p. 47), pour que du rêve s'illumine la vie intérieure, remonte à la surface la ferme intention d'exister dans la lucidité. Tout image, toute vigueur. Anne Hébert est poète, à cause du respect de cette « ombre » qui « s'impatiente derrière » (« Mon ombre », p. 15) elle, pour que soit conviée cette sœur immortelle qui en elle a su vivre intensément, parce que, recluse, elle survit depuis les premiers mots en ces chambres étouffantes qui appellent l'épouvante. Anne Hébert ne renie en rien cette thématique de l'enfermement et du cauchemar, des grandes coulées d'eau qui charrient les mots, la foi dans le regard posé sur la franchise du monde, l'inaliénable clairvoyance. Et tous ces poèmes sont de cette écriture qu'on lui connaît, juste, éblouissante, fine et rapidement féroce, cassant les spectres avec leurs os. Parfois « [l]a danseuse tuée » désespère, car « [s]on cœur s'élance et retombe / Sans qu'on puisse le saisir » (p. 23) ; ou bien encore avec courage, elle sait que « [t]ous les beaux visages du monde / En leur innocence première / Furent baignés de larmes » (p. 21). Irrévocable, cette parole ne cachera donc pas encore cette fois-ci la cruauté de la connaissance, et, affrontant les folies douces de l'esprit, elle regardera « [a]près l'orage les anges » désemparés « [a]u fil des courants amères » (p. 11). Vingt-cinq poèmes seulement, mais pleins de cette musique déjà connue qui nous a tant charmés, avec en plus la certitude de la pérennité de sa propre voix, convaincue que « [l]e Temps » passe pour elle comme pour ces si beaux chevaux :

Le temps
Dans le chas de l'aiguille
Passe si lentement
Que tous les chevaux du roi
En plein galop d'épouvante
Se figent et meurent
Tranquilles et étonnés
Pris au lasso des jours étouffants
(« Le Temps », p. 40)

Anne Hébert

La première phrase

Les *Romans-Fleuves* de Pierre Nepveu, quant à eux, sont tout rimbaldiens en leur début, avec des phrases déferlantes, d'ultimes cris de cœur. Rimbaud disait dans « Le bateau ivre » : « Comme je descendais des Fleuves impassibles / Je ne me sentis plus guidé par les haleurs », et cette déperdition va ouvrir la voie à la découverte. Pierre Nepveu entreprend lui aussi de remonter des fleuves, et dans « Avancée » il écrit : « J'avançais dans un espace criblé d'yeux, / l'épaisseur et la noirceur de moi-même / portées en boule à la hauteur du ventre / et le cri bien flûté dans les os », allant droit vers « de vieilles batailles » (p. 12) dont il essaiera durant ces textes très denses de dénouer les arcanes. Ce recueil, je le dis simplement, m'a rejoint, convaincu. Une parole juste s'articule par les chemins du doute pour qu'une vérité, même ambiguë, de soi-même se fasse jour dans la touffeur étonnée de la clairvoyance. Le poète parle de mémoire, et revient sur le chemin de traverse qui lui aura rendu des yeux, une forme. Et c'est par une sorte de remontée à travers l'expérience que ce recueil nous engage, passage à vif parmi fracas, destin, ou autres drames de la connaissance. L'imparfait donne ici ce ton de clameurs (voir pour cela le très beau poème « Étendue »). Livre noir aussi, recherche de balises malgré le choc de la vie et de la mort. Il faut poursuivre, quêteur d'ombres, de silence, de soleil, d'os et d'amour, il faut tendre la main, prendre le désespoir et lui tordre le cou. Nous sommes ici en d'autres *Îles de la nuit*, sortilège envoûtant, réminis-

cence de textes premiers, appels. Souvent mironiens aussi, ces textes du nord, du froid, de l'« Agacé » et du dépaysement. L'imploration de soi traverse, continentale, le désir identitaire, au sens de la plus claire humanité. On descend dans le cône du Sud, on voyage dans ces textes, suivant en cela un homme qui enquête. C'est déjà beaucoup, surtout quand l'aventure du sens vient directement s'inscrire en poésie, en de grands vers, en un souffle porté. Comment dire autrement qu'en ces mots la mission de la lucidité : « [...] les grands livres de vie et de mort / attendent que tu reviennes / les fermer » (« Les Grands Livres ouverts », p. 86), définissant ainsi le travail ineffable de la littérature qui renvoie chacun à soi-même, dans cet irrévocable travail de vivre et de mourir, sens aigu amené jusqu'au plus vif du regard ? Pierre Nepveu signe un livre exigeant et profond, itinéraire qui l'a mené à travers les mots et les amours, les terres immémoriales et les désirs inassouvis, à sa propre voix :

Ici se détache presque ma tête comme un fruit
et redevient mûre pour l'ampleur du sud.
Quelque chose d'à peine connu de l'intelligence
et de pourtant si cher, comme si la distance
au fond de soi, hors de soi-même se montrait.
(« Belvédère » p. 32)

Scène du texte

C'est sans doute le recueil le plus fidèle à sa propre démarche que Nicole Brossard nous livre avec ce *Vertige de l'avant-scène*. On y retrouve les préoccupations de l'auteure qui constamment lie réalité et fiction, écriture et intelligence, texte et aire de vitalité. Beau recueil que celui-là, tenu à bout de mots avec cette urgence textuelle que Brossard, exigeante, remet toujours en cause à chaque livre. Cet acharnement à « être » en état d'existence, en pleine lucidité de soi et des autres, Brossard en fait le sens du poème, son actualité :

la littérature est façon d'être
une manière de traduire je suis
toucher là où d'autres existent (p. 29)

Lucidité, disais-je, de cette sorte qui fait de l'œuvre le lieu d'une scène propice, le lieu d'une exacte conviction. Brossard affirme que « si c'est un livre c'est un espace pour durer » (p. 11) ! Or, comment mieux exprimer cette certitude du besoin vital du texte, cette machine à assumer la vie, à en précipiter la valeur ? « Au début caressant des yeux » (p. 8), il y a le monde, et le texte, en une confusion que Brossard exploite depuis les origines de son écriture, alors que devant elle se déploie le mécanisme textuel né tout entier de ce qui dehors se machine. Parfois « le petit pan de mur jaune » proustien devient plaque de silence, constamment convié comme une terreur abolie, séduction, mutisme à portée de voix :

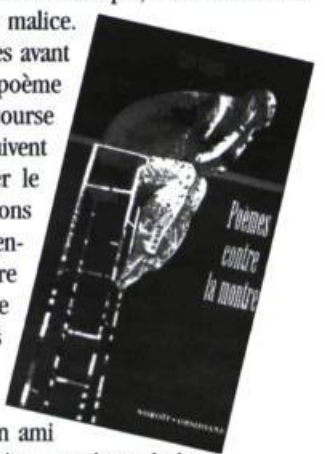
Nicole Brossard

à l'échelle humaine, le silence apparaît comme un projet longuement mûri au milieu des années charnelles à souhait devant les miroirs et dans les jardins du bout de l'ailleurs en nous. À l'échelle du réel, le même silence disparaît au rythme de la mer mordant à pleine vague dans le sable sur la peau, en même temps que la guerre dépose ses morts dans la vie ou ailleurs en nous à l'autre bout de la tête et de l'angoisse entassée là (« Paumes flexibles », p. 83)

Toutes ces « années charnelles » ouvrent leurs pages d'expérience pour qu'advienne le poème, parce qu'« elle tenait la phrase dans sa bouche / comme une allumette / une intuition de paysage universel / entre les doigts » (p. 56). Curieuse coïncidence alors qu'Anne Hébert dans ses *Poèmes pour la main gauche* semble parler de la poète lorsqu'elle écrit : « Son cœur fruste en cette aventure / Y passa comme une toute petite allumette. » (« Trois fois passera », p. 29) Nicole Brossard, en écrivant le cœur du monde, brûle, mais écrit, fait œuvre, et cette scène qui la happe nous est essentielle.

L'heure énervée

Foisonnants, ces *Poèmes contre la montre*, de Carle Coppens, humoristiques aussi, confondant le sérieux et le léger, mélangeant mal-être et plaisir. Je ne suis pas certain qu'on puisse parler ici « des usages domestiques de la conscience » (poème 37), comme l'écrit l'auteur en une formule assez vilaine, mais il y a dans cette façon un peu déviée d'aborder le réel une forme de désespérance ironique, une manière de porter sur son époque un œil plein de malice. L'auteur se sent pressé de dire les choses avant la catastrophe, et c'est comme si « le poème avait volé le départ » (poème 1) dans la course folle pendant laquelle les mots se poursuivent les uns les autres. Il s'agit de rattraper le ratage premier, puisque « nous naissons crus / un peu surpris / par le mauvais rendement des sens » (poème 2). Première grande déception ontologique que ce défaut de la machine humaine qui nous laisse si terriblement fragiles dans l'univers époustouflant et sans suite qui nous submerge. Pendant qu'« à côté, un ami prend sa mort déca » (poème 8), le poète « au bout de la phrase / [...] déplace des formes / qui donnent l'impression d'une présence » (poème 24). Hélas, il est bien vrai que « [...] tous les chagrins mènent à l'homme » (poème 25), et l'on n'est pas loin de penser que cette constatation est le moteur de cette ironie caustique qui génère les textes de Coppens. Voilà un premier recueil redoutablement lucide, un recueil qui s'inscrit de façon très personnelle dans le paysage de la nouvelle poésie d'ici. Coppens écrit sans aucun doute contre « la mort, [cette] petite pègre organique » (poème 25) pour dépasser le désespoir, petite musique sous ses mots, pour parvenir au lieu propice. Si avec lui, « on a marché sur la face sombre de l'heure » (poème 54), c'est pour mieux comprendre la force réelle de cette nouvelle voix qui ne s'interdit rien, que traverse un réel souffle de liberté, qui, sans y paraître, ne cache pas ses lectures, ses appartenances. Carle Coppens signe un premier recueil intelligent et surprenant. À suivre, à lire, avec sur les lèvres un petit soupçon de tristesse, car, attention :



Le chat joue avec un bruit qu'il vient de piéger.
Une lune déjà sucée givre au carreau.
On sent le travail du froid sur la ville
le poids des choses se décupler.
Te voilà dans l'heure pure
avec une légère autonomie
quelques mètres de jeu
avant d'atteindre demain.
(Poème 11)